# IX

# HUMOUR ET IRONIE DANS LES *BUCOLIQUES* DE CALPURNIUS SICULUS ET LES *CARMINA EINSIDLENSIA*

par J. AMAT
Professeur à l'Université de Brest

SOMMAIRE. — *L'accord unanime ne s'étant pas encore fait sur la date des* Bucoliques *de* ***Calpurnius Siculus****, il n'est pas sans intérêt de les confronter avec une œuvre peu connue, les* Carmina Einsidlensia *ou* ***Bucoliques d'Einsiedeln****, dont l'attribution à l'époque néronienne paraît peu douteuse. Outre les indices chronologiques qui désignent chez Calpurnius le début du règne de Néron, le ton même des deux œuvres dénonce une parenté flagrante. L'auteur des* Carmina *connaissait Calpurnius aussi bien que Virgile. Il ressort du texte même que la composition des* Carmina *— dont nous n'avons qu'un manuscrit — date de l'incendie de Rome, période où Néron chanta son poème l'*Ἅλωσις Ἰλίου*. Les ressemblances textuelles accusent de profondes différences. Tandis que Calpurnius se contente d'un humour rustique, traditionnel depuis Théocrite, le poète des* Carmina *utilise sommairement le cadre des* Bucoliques *de Calpurnius pour exprimer des éloges ambigus, où l'ironie se fait mordante, et des réflexions désabusées sur l'âge d'or, célébré par Virgile et par Calpurnius. L'imitateur est donc l'Anonyme; son œuvre se situe dans les années 64-65, période de malaise où s'est nouée la conjuration de Pison. Calpurnius Siculus écrit donc au début du règne de Néron et son imitation par l'Anonyme est un témoignage de sa célébrité.*

EPITOME. — *Consensu omnium non etiamnunc facto de quo tempore Calpurnii Siculi Bucolica scripta sint, maxime interest id opus comparare cum Carminibus Einsidlensibus quae composita Neronis aetate haud dubium est. Etenim praeter nonnulla indicia quibus regnum Neronis clare designatum est, sermo ipse retractationem denuntiat. Qui composuit Carmina Einsidlensia non solum opera Vergilii legerat, sed etiam Calpurnii Siculi. Etenim liquet illa carmina — quorum unum codicem habemus — circa tempus Vrbis incendii scripta esse; namque certum est hac aetate Neronem carmen de Ilio composuisse, de quo refertur in Einsidlensibus carminibus. Cum uero Calpurnius rusticis cauillationibus utitur quae a Theocrito in bucolicis apparere solent, tum carminum poeta formae Calpurnii operum breuem imitationem ostendit ad dubias laudes exprimendas, saepe incommodas, ubi risus acerbus euenit et ludibrio principi uidetur, praecipue de aurea aetate quam Calpurnius extollit. Ergo qui imitatur carmina ignotus poeta uidetur esse et eum bucolica circa annum LXIV aut LXV p. C. n. composuisse, quae aetas conuenit etiam Pisonis coniurationis aduerso tempori. Igitur Calpurnii opera antea scripta sunt, primo Neronis regno, atque imitatione illorum ignotus poeta Calpurnii claritatis testimonium praebet.*

On a porté peu d'attention au ton, parfois mordant, des *Bucoliques* de Calpurnius Siculus et des *Carmina Einsidlensia*, dont les datations respectives ont suscité bien des controverses. Cependant, cet aspect, souvent négligé,

n'offre pas seulement un intérêt littéraire; il est susceptible d'éclairer les rapports chronologiques qui existent entre ces deux œuvres si diversement situées dans le temps. Le premier, HAUPT suggéra que les *Bucoliques* de Calpurnius avaient été composées au tout début du règne de Néron, opinion raisonnable, suivie par la plupart des historiens de la littérature latine[1]. On la trouve dans presque tous les manuels.

Cette datation paraissait donc solidement établie. En effet quiconque lit Calpurnius sans préjugé remarque avec LUISELLI la parenté de l'été tardif, aux raisins juteux, décrit dans la première bucolique de Calpurnius, avec l'automne estival — nous dirions « l'été indien » — évoqué dans l'*Apocoloquintose* : le treize octobre, jour de la mort de Claude, on ramasse encore des grains de raisin[2]. Par ailleurs, le *uaticinium* inscrit sur l'arbre sacré dans la première bucolique de Calpurnius correspond bien au programme du *De clementia* de Sénèque[3]. Il célèbre la paix et la justice qui illustrent le début du règne, ce qui amène tout naturellement le poncif de l'âge d'or. On peut ajouter d'autres indices, par exemple la description de la comète, sans doute celle de Halley; elle coïncide avec celle qui, selon Suétone, parut à la fin du règne de Claude[4]. Calpurnius s'attache à ôter à ce prodige le caractère funeste qui lui est généralement dévolu. Un autre indice est constitué par l'amphithéâtre de bois, sans doute provisoire, mais paré d'un luxe tout néronien et destiné principalement à des naumachies. Il a été mentionné, quasiment dans les mêmes termes, par Tacite et par Suétone[5]. L'édifice date de 57.

En raison de ce faisceau de convergences, on peut donc s'étonner que des érudits aient encore proposé récemment les datations les plus tardives. CHAMPLIN et ARMSTRONG, par exemple, remontent jusqu'au règne de Sévère-Alexandre[6]; Kenneth OSTRAND soutient, dans sa thèse, qu'il s'agit du règne de Domitien[7]; COURTNEY fait de Calpurnius un contemporain de Stace et de Martial[8]. La liste n'est pas exhaustive, la controverse ayant surtout fait rage chez les savants anglo-saxons.

Il n'y a pas lieu d'entreprendre ici une réfutation de ces thèses : celle-ci a déjà été faite en détail par R. VERDIÈRE dans deux articles, « A quelle époque vécut Calpurnius » et surtout « Calpurnius en fin d'analyse »[9].

1. M. HAUPT, *De carminibus bucolicis Calpurnii et Nemesiani*, Berlin, 1854, p. 377.

2. Cette parenté a été notée par B. LUISELLI, *L'apocolocyntosis senecana e la prima bucolica di Calpurnio Siculo*, dans *A & R*, 8, 1963, p. 44-52; *apoc.*, 1, 1 : *initia saeculi felicissimi* et 2, 1, 6.

3. Calp., 1, 33-88; Sen., *Clem., prooem.* 2, 3.

4. Calp., 1, 76-81. Voir Suet., *Claud.* 46; Plin., *Nat. hist.* 2, 92; Dion Cass. 60, 35, 1. Cette comète a divisé les esprits : J. POSTGATE, *The comet of Calpurnius Siculus*, dans *CR*, 16, 1902, p. 38 sq.

5. Tac., *Ann.* 13, 31, 1; Suet., *Ner.* 12.

6. E. CHAMPLIN, *The life and times of Calpurnius Siculus*, dans *J.R.S.*, 68, 1978, p. 95-110. D. ARMSTRONG, E. C. CHAMPLIN, *Stylistics and the date of Calpurnius Siculus*, dans *Philologus*, 130, 1986, p. 113-137.

7. Kenneth D. OSTRAND, *Aspects of the reign of the Emperor Domitien*, Missouri-Columbia, 1984.

8. E. COURTNEY, *Imitation, chronologie littéraire et Calpurnius Siculus*, dans *R.É.L.*, 65, 1987, p. 148-157.

9. *À quelle époque vécut Calpurnius*, dans *Actes du 3e colloque international d'Études Néroniennes*, Rome, 1983, p. 125-138; *Calpurnius en fin d'analyse*, dans *Helmantica*, 1995, p. 349-398.

Bornons-nous à ajouter que les datations post-néroniennes ont généralement en commun des interprétations forcées ou arbitraires. Ainsi Kenneth OSTRAND entend donner au terme *trabs*, « la poutre », qu'emploient à la fois Calpurnius et Tacite, le sens d' « élément de maçonnerie » [10]. L'amphithéâtre est alors identifié avec le Colisée, au risque de poser de sérieux problèmes architecturaux pour implanter dans un amphithéâtre de pierre le promenoir de bois, incrusté de pierres précieuses, que nous décrit Calpurnius. C'est une œuvre d'art qu'il fallait certainement faire garder.

D'un autre point de vue, si l'on recherche, comme l'a fait E. COURTNEY, des syntagmes parallèles entre Calpurnius et Stace ou Martial, on en trouvera beaucoup de douteux, peu de vraiment troublants. On ne peut en conclure que le poète dit « mineur » — l'était-il à son époque ? — est forcément l'imitateur. Sauf lorsque le modèle est Virgile, on ne peut avoir aucune certitude. Et c'est bel et bien Virgile, le poète sans égal, qui est à l'origine du thème de l'animal sauvage apprivoisé et couvert d'ornements, tel qu'on le retrouve chez Ovide, Calpurnius et Stace [11].

À l'appui de la datation de R. VERDIÈRE, on peut tenter d'établir une chronologie par une méthode différente, en confrontant les *Bucoliques* de Calpurnius et les *Carmina Einsidlensia*, ou *Bucoliques* d'Einsiedeln, dont la date est peu contestée. Si le vocabulaire et la syntaxe n'ont rien de notable, la comparaison des thèmes peut être plus éclairante, et surtout du ton adopté par chacun de ces deux poètes. La plaisanterie lourde ou ambiguë remonte aux *Idylles* de Théocrite. Mais chez Calpurnius elle n'est jamais grossière. Ses bergers sont seulement un peu balourds.

Mieux vaut partir des *Carmina Einsidlensia*, dont l'attribution néronienne est peu discutable. Certes, ces deux poèmes sont énigmatiques, puisqu'ils reposent sur l'unique manuscrit du monastère d'Einsiedeln. Celui-ci a été traité avec une telle négligence — deux vers ont été tranchés au haut d'un feuillet — qu'on ne peut être certain de posséder le texte complet. Cependant, depuis sa publication par HAGEN on a généralement attribué ces poèmes au règne de Néron [12]. Certains les ont mis en rapport avec les *Neronia* et ont même cru parfois y reconnaître les *Laudes Neronis* de Lucain, tel R. VERDIÈRE. Mais il n'y croit plus désormais [13].

En effet, le premier poème renferme une allusion fort claire à l'Ἅλωσις Ἰλίου de Néron : « Toi aussi, Troie, exalte tes cendres sacrées jusqu'aux astres. Déjà votre chute a été d'un si grand prix. Réjouissez-vous, ruines, et louez vos bûchers : votre descendant vous relève [14]. » On sait que la com-

10. K.D. OSTRAND, *op. cit.* n. 7, p. 13.

11. Verg., *Aen.* 7, 487 sq. : *mollibus intexens ornabat cornua sertis* ; Ou., *met.* 10, 110 : *pendebant tereti gemmata monilia collo / bulla super frontem paruis argentea loris* ; Calp., 6, 145 : *ubi pendula apri dens sedet et niuea distinguit pectora luna.* Chez Stace *Theb.*, 688, il s'agit d'un cheval : *iactantur niueo lunata monilia dente.* Esthétiquement, la peinture de Calpurnius est supérieure à celle de Stace.

12. R. PEIPER, *Praefationes in Senecae nuper editas, Suppl.*, Breslau, 1870, p. 27 ; A. GERCKE, *Senecastudien*, dans *Jahrbücher für Klassische Philologie, Suppl.* 22, 1896, p. 257-262.

13. C'est le titre de la première édition de R. VERDIÈRE, *Calpurnii Siculi... et M. Annaei Lucani de laude Caesaris Einsidlensia quae dicuntur carmina*, Bruxelles, 1951.

14. *Carm. eins.* 1, 38-41 : *Tu quoque, Troia, sacros cineres ad sidera tolle / ... Iam tanti cedidisse fuit ! Gaudete, ruinae / et laudate rogos : uester uos tollit alumnus !*

position du poème néronien coïncida avec l'incendie de Rome, en 64. Selon la légende, rapportée un peu différemment par Tacite, Suétone et Dion Cassius, Néron aurait chanté son épopée du haut de la tour des jardins de Mécène[15]. Pour J.W. DUFF, l'allusion manquerait de tact. Mais il n'est guère question de tact : les allusions ambiguës ne manquent pas. Au vers 40, l'expression *tanti cecidisse fuit* peut suggérer le chant fameux d'Homère, inspiré par l'incendie de Troie, ou la gravité d'un désastre qui « coûta si cher » à Troie et aussi à Rome. En effet, derrière l'image épique traditionnelle, le lecteur romain doit fatalement songer à l'incendie de Rome, si contemporain. De même, au vers 41, *uos tollit* peut se comprendre au sens propre ou au sens figuré : « il vous exalte » ou « il vous relève », les deux sens étant cicéroniens[16]. L'allusion paraît viser la reconstruction d'une Rome plus conforme aux goûts de Néron, plutôt que les discours du prince en faveur des Troyens. L'exclamation « réjouissez-vous, ruines, et louez vos bûchers » présente des antithèses si brutales qu'elles en deviennent cyniques[17]. Le lecteur peut choisir entre la plus basse flagornerie et l'ironie mordante. Celle-ci se situe à la frontière qui sépare la louange de la dérision, assez habilement pour ne pas affronter l'accusation de lèse-majesté.

Ironique encore, peut-être, la désignation du prince comme l'Apollon terrestre, vers qui doivent désormais accourir les Muses[18]. On sait que Néron dédiait toujours ses vers à Apollon, dont il se voulait l'image[19]. Néron apparaît encore à travers l'éloge d'Apollon, dans le couplet de Ladas, où il se reconnaît à sa tenue impériale de pourpre et d'or et à son attitude d'Apollon citharède[20].

Par ailleurs, Thamyras justifie le choix de son sujet en affirmant qu'il ne peut traiter que des louanges de César, puisque « c'est à ce travail qu'est toujours due la palme[21] ». Cette fois, il est difficile de ne pas sentir l'ironie grinçante dissimulée dans cette remarque. Elle suggère à la fois les concours des *Neronia* et les claques embauchées par Néron, à partir de 64. À la fin du poème, le couplet attribué au seul Thamyras par le manuscrit s'achève sur une louange dont l'outrance est encore suspecte : César est ceint par Homère de la bandelette sacrée du *uates* et le maître incontesté de la poésie latine, Virgile, déchire lui-même son œuvre, de découragement. Même si l'on tient compte des lois du panégyrique, cette flatterie hyperbolique paraît excessive et peu crédible. L'auteur feint d'entrer dans les prétentions du prince pour en suggérer la dérision. L'éloge s'exprime donc presque tou-

15. Suet., *Ner.*, 38, 2 ; Dio. Cass. 62, 18, 1 ; Tac., *Ann.* 39, 3 : *ipso tempore flagrantis Urbis, inisse eum domesticum scaenum et cecinisse Troianum excidium, praesentia mala uetustis cladibus adsimulantem.*

16. Cic., *Fam.*, 15, 9, 1 et *de Or.* 3, 104.

17. Voir *sup.* n.14.

18. *Carm. eins.* 37, passage étudié par S. DOEFF : *Hic uester Apollo est. Zum ersten Einsiedler*, dans *Hermes*, 121, 1993, p. 252-254.

19. Voir en particulier P. GRIMAL, *Le De Clementia et la royauté solaire de Néron*, dans *R.É.L.*, 49, 1972, p. 205-217.

20. *Carm. eins.*, 23-30, 63, 20, 30 ; Suet. *Ner.* 25. Le prince se tient aussi dans l'attitude de l'Apollon citharède.

21. *Carm. eins.* 15-16 : *huic semper debetur palma labori.*

jours de façon ambiguë et en des termes non dépourvus de causticité. L'allusion qui est faite à l'Ἅλωσις Ἰλίου date donc le poème des années 64-65, époque où le désenchantement se fait jour : c'est alors qu'éclate la conjuration de Pison.

Le second poème des *Carmina* est moins ambigu et moins mordant. Le modèle virgilien paraît indiscutable : le vers 23 s'inspire de très près du vers 6 de la quatrième bucolique de Virgile. Celui-ci écrit : *Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna* et l'Anonyme reprend : *Saturni rediere dies, redit Astraea certo.* Le dernier vers constitue l'exacte reprise du vers 10 de Virgile : *casta, faue, Lucina, tuus iam regnat Apollo.* Ce plagiat résonne comme l'écho du *Hic uester Apollo est* du vers 36 dans le premier poème[22]. C'est encore la quatrième bucolique de Virgile qui inspire au premier chef la peinture de l'âge d'or. Mais le poète des *Carmina* projette sur ce thème un discrédit voilé. En effet, le couplet est chanté par Mystes, « mystérieux » personnage, plongé dans une étrange mélancolie. Si la brutale entrée en matière, *quid tacitus Mystes*, évoque le début de la quatrième bucolique de Calpurnius, *quid tacitus, Corydon*, le berger gardera son secret sur l'origine exacte de sa tristesse. Du moins avoue-t-il qu'elle est paradoxale et qu'elle provient d'un excès de bonheur. Il se dit « rassasié » des festins, comme ces gourmets à l'estomac blasé dont parle Sénèque. Mystes ironise donc sur l'âge d'or qui produit satiété et dégoût, la sécurité même provoquant le désenchantement. Mais le berger refuse prudemment de s'expliquer davantage : « il ne me plaît pas de tout dire[23]. » Si l'on songe que la mention de Lucine au dernier vers pourrait bien être de circonstance, le poème ferait alors allusion à l'une des deux grossesses de Poppée, soit en 63, ou plutôt en 66. Le second poème serait donc quasi contemporain du premier et reflèterait aussi une certaine lassitude du règne de Néron.

Rien de tel n'apparaît dans les *Bucoliques* de Calpurnius. Il y a entre elles et les *Carmina Einsidlensia* d'indéniables correspondances, mais leur sens est mal établi, bien qu'on ne croie plus guère à un même auteur. La parenté formelle la plus souvent notée est le *quid tacitus Mystes*, déjà signalé[24]. Mystes et Corydon ont en commun d'avoir l'air sombre et soucieux. Calpurnius nous en fournit une explication vraisemblable : le berger désire changer de registre et aborder de graves thèmes nationaux, marchant ainsi sur les traces de Virgile : *Sicelides Musae, paulo maiora canamus*, repris de Calpurnius, *carmina iam dudum, non quae nemorale resultent, uoluimus.* En revanche, l'Anonyme nous laisse sur notre curiosité. On note certes des expressions communes : la liste, non exhaustive, a été dressée par W. THEILER[25]. Ce sont des termes courants, par exemple, *bullis, lucem consumere, imbuere aras, chelyn, canendo, tu prior*[26]. Les recoupements sont particu-

22. Voir *sup.* n. 18 et Verg., *Buc.* 4, 6 : *Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.*

23. *Carm. eins.*, 2, 4 : *nec me iuuat omnia fari.*

24. Voir *sup.* n. 18 et Verg., *Buc.* 4, 6 : *Iam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.*

25. *Zu den Einsiedlern Hirtengedichten*, dans *S.I.F.C.*, 27-28, p. 363-377.

26. Calp. 6, 41 ; *Carm. eins.* 1, 8 ; *bullis* ; Calp. 6, 27 ; *Carm. eins.* 1, 13 : *lucem consumere* ; Calp. 2, 67 ; 5, 28 ; *Carm. eins.* 1, 25 *imbuere aras* ; Calp. 4, 66 ; *Carm. eins.* 1, 18 : *chelyn ... canendo.*

lièrement fréquents avec la quatrième et la sixième bucoliques de Calpurnius. En dehors de ces parentés, les autres parallélismes sont peu probants : il s'agit de termes consacrés par la poésie bucolique et que l'on rencontre également chez Virgile.

La métrique des *Carmina* diffère nettement de celle de Calpurnius : le vers comporte une plus grande proportion de césures hephthémimères, plus d'élisions, mais moins de particules que le vers des *Bucoliques* calpurniennes[27]. De plus, le second poème présente une particularité métrique originale : le vers est coupé en deux hémistiches entre les deux interlocuteurs, comme le fait parfois Théocrite. Ce n'est pas une habitude de Calpurnius.

En revanche, les ressemblances thématiques sont frappantes. Il y a des consonances certaines entre ces deux œuvres. Le problème reste posé : qui est l'imitateur ? De nombreux indices paraissent susceptibles de nous guider. Si la question faite à Mystes au début du premier poème n'obtient aucune réponse claire, c'est peut-être, simplement, parce que l'Anonyme reprend, sans s'y attarder, l'introduction commode de la quatrième bucolique de Calpurnius. Il semble utiliser aussi, en les mêlant, des éléments du paysage calpurnien. Ainsi, il dessine un cadre bucolique qui s'inspire à la fois de la première et de la sixième bucoliques de Calpurnius. Ce dernier peignait avec une recherche sensuelle le paysage où se déroulait la joute poétique : une forêt de pins et de hêtres, pleine de jeux d'ombre et toute bruissante du murmure de l'eau[28]. L'Anonyme intellectualise ce paysage, en notant seulement sa *secreta uoluptas*[29]. Le cadre champêtre est à peine esquissé. De même, l'évocation des enjeux ne relève que quelques détails : si le bouc à la tache blanche peut se souvenir d'Ovide, aussi bien que de Calpurnius, la flûte entourée de boules ornementales rappelle la décoration analogue du cerf de Calpurnius[30]. Mais aucun animal, aucun objet ne donne lieu à une véritable *ekphrasis*, analogue à la peinture du cerf apprivoisé chez Calpurnius.

Les images des *Carmina Einsidlensia* sont ponctuelles et peu descriptives, comme le seraient des souvenirs de lecture relevés çà et là et restitués sans une nouvelle mise en forme : là où Calpurnius organise un tableau alexandrin, l'Anonyme résume, non sans sécheresse. Dans les scènes champêtres, il utilise Virgile et Calpurnius comme des cadres commodes pour son panégyrique. Son inspiration le porte à un autre type de préoccupation, d'ordre philosophique ou religieux.

Le panégyrique apparaissait, il est vrai, chez Calpurnius, dans le *uaticinium* de Faunus. Mais il n'est jamais équivoque : point de compliments excessifs ni d'ironie à l'égard du prince, mais l'attente sincère d'un règne meilleur. Dans le nouvel âge d'or, Calpurnius chante la paix retrouvée et c'est

27. Leur métrique a été étudiée par R. VERDIÈRE, *Études prosodiques et métriques du* De laude Pisonis *et des* Bucoliques *de Calpurnius Siculus*, dans *Quaderni 4 CC M*, 2, Rome, 1971.

28. Calp. 1, 8, 12 et *Carm. eins.*, 1, 3-4.

29. *Carm. eins.* 3.

30. *Carm. eins.* 1, 3-4 ; Ov., *met.*, 110 sq. et Calp. 6, 45 sq. ; Calp., 6, 41 : *uitreas bullas.*

au nom de la clémence, prônée par Sénèque, qu'il évoque les bienfaits que le peuple espère[31]. Le poète célèbre aussi le soulagement général devant la fin des proscriptions. Celles-ci marquèrent en effet les dernières années du règne de Claude : « Jamais plus le funèbre cortège du sénat enchaîné ne lassera la main des bourreaux[32]. » Aucune précision de ce genre chez l'Anonyme. Il caractérise les guerres civiles par l'époque de Sylla et une « triple tempête », mal définie[33]. Pour le reste, il se contente de reprendre tous les traits virgiliens d'un âge d'or sournoisement déconsidéré par la mélancolie de Mystes.

Calpurnius réserve son humour à ses bergers, dans la tradition de Théocrite. C'est une gaieté rustique, lourde et naïve : Corydon plaisante Ornytus sur ses longues jambes, « cadeau d'un père généreux »[34]. Il ridiculise l'ébahissement du campagnard dans l'amphithéâtre[35]. En vrai paysan, il se moque des mœurs fugueuses des génisses ou rapporte avec verdeur des propos rustiques[36]. Sans être jamais grossier, son Lycidas fait sourire par son réalisme de paysan riche et brutal. Ailleurs, il évoque encore avec un sourire les meuglements de tristesse des bêtes abandonnées par leur berger ou les animaux surprenants que l'on présente à l'amphithéâtre[37]. Cet humour campagnard n'est pas le fait de l'Anonyme : dans les *Carmina* toute gaieté légère semble bannie.

L'humour irrévérencieux de Calpurnius s'exerce même à l'égard des divinités : il plaisante sur « les dryades au pied sec », « les naïades au pied humide »[38]. Les divinités champêtres n'ont guère de réalité à ses yeux. Faunus ne sert qu'à présenter le panégyrique inscrit sur le tronc; Sylvain, Palès, Flore ou Pomone ne sont que des entités qui incarnent la culture, l'élevage ou l'arrivée du printemps, à la manière de Lucrèce. À part une brève allusion à la purification des troupeaux, Calpurnius n'évoque aucune fête rurale. Toute véritable religiosité paraît absente de ses *Bucoliques*. En revanche, dans les *Carmina*, deux tirades en sont visiblement pénétrées. Dans le premier poème, Ladas loue, non sans pédantisme, l'intelligence créatrice du monde, Phoebus-Apollon. On reconnaît la théologie du *Sol Inuictus*, dont le culte a été officiellement établi sous Néron. Apollon reçoit alors tous les attributs de Jupiter[39]. L'auteur mêle à cette théologie, de façon assez confuse, l'ancienne cosmographie des sept zones du monde, comme le ferait un initié de fraîche date. Tel qu'il se présente, le couplet magnifie surtout l'Apollon musicien, dont se réclame particulièrement Néron : la musique apollinienne est l'ordonnatrice du monde, conception qui apparaissait déjà dans le *Songe de Scipion*.

31. Calp. 1, 33-88. Même l'évocation sincère d'une succession sans histoire ne sent nullement l'ironie. L'auteur ne pouvait connaître l'assassinat de Claude.
32. Calp. 1, 60-61 : *Nulla catenati feralis pompa senatus : carnificum lassabit opus.*
33. *Carm. eins.*, 2, 33 : *trinaque tempestas.*
34. Calp. 1, 25 : *tibi longa satis pater internodia largus.*
35. Calp. 7, 40-43.
36. Calp. 3, 1-4.
37. Calp. 7, 3, reflet de Théocrite, 4, 12 et 7, 57-68.
38. Calp. 2, 14, encore un reflet de Théocrite : *Sicco Dryade pede, Naides udo.*
39. *Carm. eins.* 1, 28.

Dans le second poème se trouve la seule véritable description : c'est l'évocation d'une fête bachique, où le vin coule à flots. Les rites sont dépeints avec la précision d'un initié : offrande des vœux annuels, probablement inscrits sur l'écorce d'un arbre, battement de tambourins, danses et airs de flûte, enfin, suspension du bouc, le ventre ouvert[40]. La scène respire la ferveur plus que les recherches artistiques. Ce pourrait être l'œuvre d'un myste de Bacchus. Ce serait alors le secret du nom de Mystes.

Il existe donc des correspondances certaines entre Calpurnius et les *Carmina Einsidlensia*. Les ressemblances sont à la fois verbales et thématiques. Mais leur nature même permet de retracer leur évolution. Calpurnius continue à faire grand cas de *l'ekphrasis* champêtre, alors que pour l'Anonyme, le cadre bucolique ne sert plus que de support au panégyrique ou à une scène religieuse. Lorsqu'il y a parenté descriptive entre deux paysages, celui des *Carmina* est brossé à grands traits et, pour ainsi dire, résumé, comme un souvenir de lecture de Calpurnius ou de Virgile. Par son humour rustique, qui plaisante sur les hommes, les bêtes et les divinités, mais jamais sur le prince, Calpurnius se situe dans la tradition de Théocrite. Cet héritage n'apparaît plus dans les *Carmina*.

Calpurnius se livre sans réserve à l'éloge du nouveau prince : il fait clairement allusion à un récent changement de règne[41]. S'il n'évoque pas les talents littéraires de Néron, c'est probablement parce qu'ils ne se sont pas encore manifestés officiellement. En revanche, l'Anonyme ne manque pas d'en faire l'éloge, mais avec une outrance si pleine d'ambiguïté qu'elle ressemble à une ironie voilée. Cette ironie paraît encore soulignée par la bizarre mélancolie de Mystes devant l'âge d'or. Un malaise se devine. D'ailleurs, l'évocation du *Sol Inuictus* annonce une date relativement avancée du règne, tandis que Calpurnius ne mentionnait qu'une entreprise de « paix commencée » et soulignait la jeunesse du prince : *perpetuamque regit iuuenili robore pacem*[42]. Il semble donc logique de voir en Calpurnius un modèle pour les *Carmina*, ce modèle se situant au tout début du règne de Néron, autour des années 54. Agissant en imitateur assez négligent, l'auteur des *Carmina* écrit manifestement peu de temps après l'incendie de Rome, en 64. À travers une causticité prudente transparaissent sa morosité désenchantée, mais aussi les accents d'une nouvelle religiosité. Les scènes champêtres ne servent plus que de cadre ; les anciennes divinités italiques ne sont plus guère que des entités ; elle cèdent la place à une nouvelle théologie. La bucolique se fait déguisement commode pour laisser paraître quelques dures vérités sur le prince, fût-ce grâce à une démonstration par l'absurde. Le chant bucolique devient alors tout proche de la parodie.

40. *Carm. eins.* 2, 19. Ces rites ont été étudiés par E. BICKEL, *Politische Sibylleneklogen*, dans *Rh. M.* 97, 1954, p. 199 et D. KORZENIEWSKI, *Zwei bukolische probleme*, dans *Hermes* 10, 4, 1973, p. 501.

41. Calp. 1, 44-45 et 86-87.

42. Calp. 1, 42 : *aurea secura cum pace renascitur aetas* ; 58-59 : *omne procul uitium simulatae cedere pacis / iussit...* ; 4, 146 : *coeptamque... ne desere pacem* ; 4, 85 : *perpetuamque regit iuuenili robore pacem* ; 140 : *hunc iuuenem*.